L'ARCHE *Editeur*

Thomas BRUSSIG

Une Vie, et les hommes aussi (Leben
bis Männer)

Traduit par
Anne MONFORT

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

LES ENFANTS DE LA BALLE

THOMAS BRUSSIG

© Traduction de Pierre Deshusses

Un entraîneur de football arrive des vestiaires et pénètre sur la scène qui représente un terrain de football. L'entraîneur a dépassé la cinquantaine ; il a les jambes courtes et arquées et un gros ventre dû à une grande consommation de bière.

Il porte sur l'épaule un grand filet rempli de ballons. Un sifflet pendouille sur sa poitrine.

Soudain il s'arrête, écoute et regarde le ciel.

Silence ! Vous entendez ? L'autoroute ! Pas un brin d'air, et là-bas au loin, l'autoroute – silence ! Là ! – Dans pas longtemps, ça va tomber. A la radio ils ont dit : nuageux et changeant. Mais quand j'entends l'autoroute et qu'il n'y a pas de vent, c'est que ça va tomber, et pas rien qu'un peu. Dans une heure et demie tout au plus. Quand l'entraînement va commencer. Premier entraînement avec la nouvelle équipe. Et d'entrée de jeu, la pluie.

Il pose ses ballons et commence à préparer le terrain pour l'entraînement, sans précipitation. Il écrase les mottes de terre, monte les cages, va chercher les filets dans la pièce où est entreposé le matériel et les accroche aux montants, fixe les fanions d'angle, remplit la machine de craie et trace les lignes, gonfle les ballons, etc.

Vous n'avez encore jamais vu un entraîneur ? Comme vous voulez, je n'ai rien à cacher. Est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui a quelque chose à cacher ?

Madame, on regarde, d'accord – mais surtout on ne touche à rien ! Les femmes et le football, c'est toujours limite. Plus elles sont émancipées, plus c'est grave. Hors-jeu, libero – c'est encore des choses qu'on peut leur expliquer. Elles arrivent même parfois à comprendre. Mais jamais les femmes ne comprendront le pourquoi du football.

Je ne suis absolument pas misogyne. Mais les femmes et le football – non ! D'ailleurs, est-ce que vous connaissez une seule entraîneuse de football ? Citez-moi en rien qu'une, une seule, et je me

tais. Il y a des entraîneurs de football qui n'ont jamais joué au football – l'Uruguay est même devenu champion du monde avec un entraîneur qui n'a jamais joué au football. Tout ça, c'est possible. Mais une femme, entraîneur de football – exclu ! Crie Heiko, là ! Devant ! **Voix normale** Ou devant un tribunal. Déjà pour un divorce, si le juge est une femme, c'est pas du gâteau, je peux vous le dire ; alors pour ces soi-disant procès des tireurs du Mur – imaginez un peu ! Elle n'a aucune idée de la façon dont ça se passe dans une unité militaire, avec les ordres et... Ce genre de juge, ça ne sait même pas ce qu'est un rassemblement de garde. Si je vous le dis ! Demandez à n'importe quelle femme ce que c'est qu'un rassemblement de garde. Non, pas à n'importe laquelle – demandez à la plus intelligente parmi toutes celles que vous connaissez, ce qu'est un rassemblement de garde. Je vous le garantis : il n'y en a pas une qui saura. Elles croient savoir mais elle ne savent pas. Et ensuite, ça se permet de juger. Elle ne sait pourtant pas ce que c'est un homme assigné à son poste et obligé de faire son devoir. Elle ne comprend pas. Un entraîneur, il comprend ça tout de suite. Et puis, quand il y en avait un qui voulait passer de l'autre côté, il savait quand même bien à quoi il s'exposait. C'est mon avis. Il y avait d'autres moyens. Il n'était pas obligé de mettre dans le pétrin un pauvre petit soldat chargé de garder la frontière. Ça aurait pu arriver à n'importe qui. Service militaire obligatoire, serment au drapeau, commandements – on n'avait pas le choix quand on était un petit garde-frontière. Certains y ont laissé leur peau. Je dis : hélas. Mais ces procès, des années après – ce n'était pas ça qui allait les faire revivre. Et une femme en plus ! Qui ne sait même pas ce que c'est qu'un rassemblement de garde. Mais quand la mère de ce triple taré, je l'appellerai comme ça, ce triple taré qui voulait absolument se faire descendre – hélas ! -, donc quand sa mère est venue à la barre, vous pouvez imaginer comment les choses se sont passées. La juge voit la mère.... Et à ce moment-là, le petit garde-frontière, il avait perdu ; il ne pouvait pas expliquer ces histoires d'ordre et de rassemblement.... Je sais de quoi je parle. J'ai assisté une fois à ce genre d'audience. Pas à la barre, mais comme spectateur. Pas partie prenante, neutre. Mais

quand j'ai vu que c'était une femme, le juge – c'était fini. Je ne suis pas misogyne, mais il y a des limites. Il n'y a pas d'entraîneuse de football, après tout. **Crie Heiko, là ! Devant ! Normal** Une femme, elle ne sait pas y faire. Personne ne l'écouterait. Un entraîneur, il doit être capable de gueuler, sinon ce n'est même pas la peine de commencer. Pour ma part, je ne gueule pas. On dirait que je gueule, mais en réalité je pense, de façon très intense je pense. Gueuler, ça vient tout seul, je ne fais vraiment rien pour. Les autres entraîneurs, ils se contentent de regarder et disent un truc toutes les dix minutes, dont cinq passées à réfléchir pour savoir comment ils vont le dire – moi non. Mes joueurs, ils savent ce que je pense avec un décalage minimal, juste le flux des neurones, quelques millièmes de seconde – n'importe quel psychologue du cerveau ou autre spécialiste peut le confirmer – on prend sa respiration, et l'information arrive aux joueurs à la vitesse du son, trois cent mètres à la seconde, ce qui fait donc approximativement moins de 0,3 seconde. Et encore moins en hiver, parce qu'en hiver le son... n'importe quel ingénieur du son ou physicien peut vous le confirmer. Quelques millisecondes - et le joueur a compris mon message et sait ce qu'il doit faire. Et entre nous soit dit – c'est vraiment le seul moyen. Quand les joueurs cherchent le contact et savent ce qui est en jeu - ils ont peur. Ce sont des instincts primitifs très profonds. Ils ont peur de faire quelque chose de travers, ils ne connaissent pas l'adversaire et s'engagent à fond. Alors ils ont besoin de quelqu'un qui leur dise ce qu'il faut faire. Une indication précise, ça vous sauve la mise. Je vais vous donner un exemple, pourquoi il est vital pour un joueur d'avoir des indications précises. Une fois, j'ai dit à un joueur, très calmement, de refaire ses lacets. Ses chaussures étaient nouées. Et qu'est-ce qu'il fait ? Il s'accroupit en plein milieu de la partie et refait ses lacets. Pendant une bonne minute, il n'était plus dans le coup. Or le plus beau : il était de l'équipe adverse. Il lui manquait simplement une indication précise, et c'est moi qui lui en ai donné une. Mais ça ne peut marcher que si l'autre entraîneur n'est pas un gueuleur de terrain mais se contente de gueuler dans les vestiaires. Par peur de passer pour un guignol. Moi, quand je

gueule, c'est sur le terrain, même si je ne gueule pas mais pense, pense intensément, pense et dirige. Stratège de la bordure. César de la ligne de touche. Dans un match, quand vous vous mettez à penser intensément à ce que devraient faire les joueurs – les joueurs le font, parce que c'est vous l'entraîneur – ça compte le sentiment, faut pas croire. Ce que je pense, pense très intensément, **Crie** se réalise forcément ! **Voix normale** Faut pas croire.

C'était Heiko, le petit gars avec les chaussures. A l'époque il avait neuf ans. Au moment où il refait ses lacets, les miens mettent un but. Il a pleuré, le petit Heiko. Bien sûr, ça m'a fait de la peine – quand un adulte dit quelque chose à un gamin de neuf ans, ils ne sont pas capables de faire la différence. L'entraîneur de Heiko lui a soufflé dans les bronches : Tu es une gonzesse ou quoi ? Pourquoi tu chiales comme ça ! C'est moi qui l'ai consolé, Heiko. Je ne suis pas une brute. Et comme il n'arrêtait pas de pleurer, sans pouvoir s'arrêter, je lui ai dit qu'il était un super joueur, de la trempe de Jürgen Sparwasser, et que j'étais prêt à le prendre dans mon équipe, quand il voulait. Là, Heiko, il a arrêté de pleurer et il est venu dans mon équipe. Il s'est changé dans mon vestiaire après le match. Adopté pour ainsi dire. Et le truc des lacets, je m'en suis souvenu pour plus tard. Avec les enfants, ce n'est pas sorcier. Mais ça marche aussi avec les grands, les hommes ! Des indications précises, sur le terrain, ça vous sauve la mise. Où on irait, si tout le monde n'en faisait qu'à sa tête ? Et que personne ne vienne la ramener avec toutes ces modes anti-autoritaires. Ce n'est pas parce que vous avez un nom composé qu'il faut vous croire supérieurs à un entraîneur de football. Vous savez très bien que, quand on joue, tout le reste dans la vie est relégué en touche. C'est ça avoir le sens du football ! Tout le monde regarde le foot. Et pourquoi ils veulent tous regarder le foot ?

Voilà une question intéressante. – A la télévision il y a des spécialistes qui, du matin jusqu'au soir, passent leur temps à essayer d'imaginer des jeux télévisés. Ils imaginent des trucs comme le Jeu des Millions ou Big Brother. Mais ce n'est rien comparé au football.

Ils aimeraient bien pouvoir inventer un truc comme le football. Mais ce n'est pas possible – c'est déjà inventé.

Je vais vous faire une confidence. Ça n'a rien à voir avec Heiko – de toute façon, ça n'a aucun intérêt pour vous, cette histoire avec Heiko. Pas besoin que je m'étende là-dessus. – Le football. Le football n'est pas le seul jeu avec une balle, des buts et une équipe ; il y a aussi le basket, le rugby, le handball, le volley-ball, le hockey sur glace, etc., etc., etc. Le water-polo ! Mais pour l'œil, il n'y a que le football. Vous voyez le ballon circuler, vous avez toujours une vue d'ensemble devant votre poste de télévision, et quand ça devient chaud, vous le sentez aussi. C'est pas comme au hockey, où personne ne voit quand il y a but. C'est seulement quand les joueurs lèvent les bras que ça fait tilt chez le spectateur : Ah, tiens ! Il ont marqué. Qu'est-ce que vous voulez ! C'est complètement idiot ce jeu aussi avec un palet tout riquiqui. Ce n'est pas pour les yeux. Un ballon, un VRAI BALLON POUR LES PIEDS – ça, c'est quelque chose pour les yeux.

En plus, un match de football, c'est presque toujours captivant. Prenez le volley-ball. Il y a l'engagement, et ensuite : blocage, passe et smash. A chaque fois, c'est pareil. Vous avez déjà vu un match de volley où vous pouvez dire, des années après : Oui, c'était ce fameux... Ou bien, en plein milieu, vous êtes pris d'une envie pressante et quand vous revenez dans la salle, vous regardez le panneau d'affichage, vous voyez le score et vous êtes au courant. Mais il ne vous vient pas à l'idée de demander à votre voisin si vous avez raté quelque chose. Il vous regarderait sûrement comme un... Et si vous n'avez rien raté, parce que vous ne pouvez rien rater – alors pourquoi vous regardez ? En fait, vous ne regardez pas. Au handball, pareil. Une équipe est en attaque, l'autre en défense, et tout se joue près de la surface de but – surface de but ! On dit surface de but alors que les joueurs n'ont même pas le droit d'y pénétrer pour marquer un but ! En plus, elle n'est ni ronde ni carrée... Au football, le rond central c'est un vrai rond ! – Et les attaquants se font des passes, ils font circuler le ballon, ça n'arrête pas, et le public applaudit, comme

au congrès du Parti. Au congrès de la SED, si ça vous dit quelque chose. Une fois, on m'a envoyé là-bas. Délégué par l'entreprise. Bon, que je me suis dit, ça ne peut pas faire de mal. La moitié de ceux qui étaient rassemblés là, dans le Palais de la République, étaient, je dirais, des gens simples. Tout à fait normaux. On nous avait prévenus qu'il fallait applaudir et surtout ne pas s'endormir. Tout le monde applaudissait en rythme, même si c'était ennuyeux à mourir. Au handball, c'est pareil. Quand quelqu'un finit par tirer, qu'il marque ou pas... et ça aussi c'est un problème avec le handball. Au handball, on marque beaucoup trop de buts, sans parler du basket – alors qu'au football, un seul but peut renverser toute la situation. A deux minutes de la fin, on est à deux partout, et voilà qu'un but est marqué, ça peut tout changer ! Montée ou pas dans le tableau, passage ou non dans une autre ligue, couronnement de toute une vie d'effort, tout ça pour un seul et unique but ! Au handball, on s'en fout qu'il y ait but ou pas. Et si on s'en fout, ce n'est même pas la peine de s'y mettre.

Et puis il y a aussi une autre raison très simple, c'est à cause des règles. Il est important de connaître les règles dans un jeu. Si on ne comprend pas ce qui se passe, je ne vois vraiment pas où est l'intérêt. Le football est si simple que même un enfant de six ans peut comprendre. Si vous avez quelqu'un assis à côté de vous dans le stade et qu'il vient d'Amérique, je dis ça comme ça, il suffit de lui expliquer pourquoi l'arbitre siffle, et il aura compris après un seul match, et pour le restant de ses jours, les règles du football. S'il est un peu futé, il les comprendra même tout seul, sans personne assis à côté de lui. Mais l'inverse n'est pas vrai : leur sport national à eux, le base-ball – on ne peut pas comprendre les règles juste en regardant. Que ce soit un match ou bien cent. Je regarde parfois le sport, la nuit. J'aime bien regarder la télévision la nuit ! Pas seulement à cause de la publicité, c'est sûr qu'ils ne peuvent pas passer toutes ces cochonneries pendant la journée, quand les enfants regardent, pas possible, imaginez qu'ils se mettent à appeler un des numéros qui s'inscrit sur l'écran. Vous la sentirez passer l'addition, alors que vous n'aurez même pas... Le téléphone, ça joue aussi. J'ai toujours une grosse facture, bon, pas

seulement à cause de ça bien sûr, mais tous ces coups de fil qu'il faut passer quand on est entraîneur, rapport à l'équipe... Moi, chaque fois que je regarde une de mes factures de téléphone, je me dis : Nom d'un chien, c'est là qu'il faudrait avoir des actions. Elles ont grimpé, grimpé. J'y suis allé à quatre-vingt, puis elles sont passées à cent-trois, et maintenant ça fait six mois qu'elles sont en-dessous de trente... Pourquoi je vous dis tout ça ? Exact, à cause du base-ball et de ses règles où on n'y comprend rien. Même si vous êtes assis à côté d'un Américain dans un stade et qu'on vous les explique. Parce qu'eux-mêmes ne comprennent pas les règles. Il faut voir les choses comme elles sont. Il n'y a pas un Américain qui connaît les règles du sport national américain. Et ça veut être une puissance mondiale, dites-moi ! S'ils ne comprennent déjà pas les règles de leur propre sport national, qu'est-ce qu'ils peuvent bien y comprendre aux règles en général ? C'est juste une question comme ça ! L'Anglais, le football, des règles nettes, une affaire nette. Lorsque Adolf leur a bombardé Coventry, l'Anglais il a aussitôt répliqué avec Hambourg et Dresde. Au départ il y avait un à zéro, mais l'Anglais a su inverser le score : deux à un. Alors que l'Américain, lui, il balance deux fois la bombe atomique, à cause de Pearl Harbor. Mais en fait, c'est à cause du base-ball. L'Américain, il s'en contrefout des règles, il n'a jamais rien appris avec son base-ball. Vous pouvez en toucher deux mots à un ambassadeur, ça va sûrement lui agiter les neurones pendant un petit bout de temps.

Parce que les pays, en fait, ils sont comme leur sport national. Pour la majorité d'entre eux, de toute façon, c'est le football – vous savez donc tout sur les copains, rien qu'en regardant le football. C'est ma théorie, et elle est juste. Pas besoin de sillonner le monde, de dépenser son argent en billets d'avion pour aller je ne sais où, Londres, Madère ou Mexico. Ça sert à quoi la télévision ? Moi, je regarde les matchs ici, et ça suffit. Les autres peuvent bien se faire balader dans le monde entier. Ça n'apporte rien. Cet été, à Majorque, les chauffeurs de bus se sont mis en grève. Bonjour les vacances ! Traîner ses valises de l'hôtel jusqu'à l'aéroport. Typique de

l'Espagne, ces provinces éclatées qui n'arrêtent pas de pousser le pays tout entier au bord du gouffre. Chaque province à son propre groupe de terroristes et sa propre équipe de football qui peut jouer au niveau international. Mais dans l'équipe nationale, chez les Espagnols, ça ne marche jamais. Tout pour les clubs - et pour l'équipe nationale, toujours le même radada. Pareil avec les chauffeurs de bus à Majorque : ils concoctent des conventions géniales, mais si tout le tourisme en prend un coup, du point de vue de l'image - ça ne leur fait ni chaud ni froid aux chauffeurs de bus à Majorque. Vous voyez !

Je ne suis pas obligé de toujours parler de Heiko. Je veux dire : je n'ai rien à cacher. Je suis prêt à répondre à tout, mais ma théorie sur le football et le caractère national, depuis le début, depuis que le football existe - ça va vous donner de quoi réfléchir quand vous serez rentrés chez vous. Je parie en effet que vous n'avez aucune idée à quoi ils ressemblaient les premiers matchs de football. Aucune. Mais moi, je peux vous le dire : les premiers matchs de football, ça couraillait sans arrêt. Toute une bande qui se défonçait à courir après la balle jusqu'à plus soif. Les Anglais ont été les premiers à se rendre compte qu'il était plus intelligent de laisser courir la balle plutôt que le joueur. L'Anglais a frappé le ballon, longue passe généreuse, et il a regardé de loin. Du football dans le plus pur style colonial. Cela a donné aux Anglais une hégémonie qui a duré dix ans. Ce qu'il préférait les Anglais, c'était jouer contre les Ecossais ; et c'était toujours humiliant pour les Ecossais.

Pour un Ecossais, l'Anglais est traditionnellement un occupant ; alors l'Ecossais a voulu inventer quelque chose pour briser la supériorité anglaise, sans copier le style des occupants. Et l'Ecossais a inventé la passe écossaise écrasée - l'équivalent dans le football de la radinerie écossaise : des passes courtes, sèches, ce qui a bien sûr complètement bouleversé la donne dans la précision. L'Ecossais a besoin de la passe écrasée pour pouvoir jouer, et ça se voit encore aujourd'hui à la météo : ce sont toujours les dépressions venues d'Ecosse qui viennent nous toucher en fin de semaine. Ça, n'importe quel météorologue diplômé ou rigolo qui présente la météo

peut vous le confirmer : rien que des dépressions venues d'Ecosse. La balle longue et haute, ce n'était pas fait pour cette Ecosse dépressive. Un pays pas très agréable à vivre. Tous ceux qui le peuvent, s'exilent. En Ecosse même ne restent que les très rares vrais Ecossais. Et encore ! En bordure. Il n'y a rien qui pousse là-bas, à part quelques pins rabougris.

Ils n'en croiraient pas leurs yeux, chez nous, dans la Börde. Nous, dans la Börde, on a les terres les plus grasses d'Europe. Il suffit de prendre une fois de la terre dans sa main pour ne jamais l'oublier : noire d'humus, lourde d'argile, beaucoup de lœss et d'eau. Un sol pareil, ça se trouve nulle part ailleurs. Si nos amis avaient su le genre de sol qu'on avait chez nous, dans la Börde, ils auraient déménagé chez eux toute la Börde, au titre des réparations, et l'aurait répandue dans leur steppe du Caucase. Nos amis ont transformé la Wismut en un libre-service, à cause de l'uranium. Lunaire le paysage qu'ils ont laissé derrière eux. En 45, si un officier soviétique s'était baissé pour regarder d'un peu près une poignée de notre terre, on n'aurait maintenant plus que de la steppe ou le paysage de la lune. Et qu'ensuite on n'ait pas été obligé de vendre notre Börde à l'Ouest, par wagons entiers, ça frise le miracle ! Chez nous, à l'époque, ils ont tout misé sur l'Ouest, exportation, exportation, tout était bon pour l'exportation. Pourquoi ils ont oublié d'exporter la Börde, la meilleure terre d'Europe ? – C'étaient des hommes après tout, rien d'autre, les apparatchiks du parti. Je suppose.

Chez nous, tout pousse : betterave à sucre, blé, pomme de terre, oignon, chou. Ce qu'il fallait comme matériel pour enlever tout ça ! Des batteries entières de moissonneuses, des tracteurs, des engins combinés... A lui tout seul, le parc des machines était une entreprise gigantesque. Ça s'appelait : « Tatkraft Börde ». C'est là que je travaillais. Et mon club : « BSG Tatkraft Börde » !

Et puis un jour, blessure pendant un match. Ménisque foutu ! Fini ! Du jour au lendemain, plus possible de jouer. J'ai pris tout de suite dix kilos. Et je ne pouvais plus faire mon job non plus. J'ai dû me reconvertir dans la formation. Ça n'a jamais tué personne la

formation, jamais personne. A côté, je pouvais même m'occuper de l'équipe benjamine de « Tatkraft Börde », comme entraîneur. Mon fils avait juste l'âge et je l'ai inscrit dans l'équipe. Et j'ai voulu suivre l'évolution de l'équipe : enfants, benjamins, cadets, scolaires, juniors – jusqu'à hommes. Mon gars – enfin mon fils – est resté un an et demi dans l'équipe. Puis il y a eu le divorce ; il est allé avec elle – et elle, elle lui a interdit de continuer à jouer au football. Maintenant que j'étais là avec l'équipe... Vous comprenez, je ne pouvais pas aller les voir et leur dire : Vu que mon fils n'a plus le droit de jouer, j'arrête de vous entraîner. C'est quoi ce genre de comportement ? Pourquoi je ne pourrais pas continuer à vous suivre, même si avec mon fils c'est plus possible ? Vous aussi je vous... aime bien. Donc je suis resté entraîneur. Enfants, benjamins, cadets, scolaires, juniors – jusqu'à hommes.

Voilà pourquoi je ne me suis jamais fait donner du directeur d'entraînement. Il y en a qui suivaient quelques cours de formation et se bombardaient directeur d'entraînement. Un vrai entraîneur, il devait faire de vraies études, à l'Université du Sport. Mais quelqu'un qui passe des années, des dizaines d'années avec ses petits gars - enfants, benjamins, cadets, scolaires, juniors, jusqu'à hommes - qui suit leur évolution – oui, vous devez être comme onze fils ! – est-ce qu'il mérite qu'un type se donne du directeur d'entraînement avec pour seul principe : Aujourd'hui faites-ceci, demain faites-cela, et après-demain je ne serai peut-être plus là ? Non, pas avec moi ! Moi, je reste avec l'équipe.

L'équipe, elle était tout pour moi. D'autres ont une famille, moi j'avais « Tatkraft Börde ». Mon fils, par exemple, je n'avais le droit de le voir que le dimanche, jugement du tribunal. Mais le dimanche il y avait aussi des matchs.... Ça n'allait pas. Impossible de m'occuper de lui. Je pensais tout le temps à l'équipe. Ou pendant l'été 90 : à Heiko, cinq jours à Londres pour 444 marks. Avec encore un passeport de la RDA. Trop peu pour moi. Je ne vais quand même pas me laisser zyeuter au contrôle, comme si j'étais un demandeur d'asile. Il imite comment il s' imagine qu'on le regarderait avec un

passport de la RDA. L'Anglais est connu pour son arrogance, depuis toujours. Pendant des dizaines d'années, l'Angleterre n'a pas cru bon de participer aux Coupes du monde. Ce qui ne l'empêchait pas d'affirmer en même temps que c'est elle qui pratiquait le meilleur football. C'est typique des Anglais, cette morgue incroyable vis-à-vis de tout ce qui est extérieur à leur île. Le bouquet, c'est leur façon de conduire, comble de la suffisance. Tout le monde roule à droite, seul l'Anglais prend plaisir – on ne sait pour quelles raisons obscures – à conduire son véhicule sur le côté gauche de la chaussée. Ici, tous les enfants apprennent à regarder d'abord à gauche avant de traverser – mais en Angleterre, s'ils font ça, ils passent illico sous une voiture! C'est pour ça que je n'arrêtais pas de penser à Heiko pendant l'été 90, quand il était en Angleterre, cinq jours, à Londres, pour 444 marks. Surtout fais attention, je me disais, l'équipe a besoin de toi – regarde *d'abord* à droite et *ensuite* à gauche - et boum! Me suis fait renverser par une voiture ! Une VW Derby à six mille marks, dont les freins ne fonctionnaient pas. A l'époque, tout le monde voulait une voiture de l'Ouest, quel que soit le prix.

Heiko venait me voir toutes les semaines à l'hôpital. Mon fils jamais. Neuf semaines hors circuit, début de saison manqué ; et lorsque j'ai été de nouveau sur pied, mes gars avaient déjà pris trois piquettes, et moi dix kilos. A cause de la nouvelle bouffe que tu pouvais acheter avec l'argent de l'Ouest – terrible, terrible. Ma boîte avait des difficultés, la formation fut la première à fermer et je me suis retrouvé sans travail. Quant au club, ma boîte ne pouvait plus se le payer. Il nous fallait un sponsor. A l'époque, tous les clubs à l'Est avaient besoin d'un sponsor. Mais quel sponsor va faire confiance à une équipe qui enchaîne d'entrée trois défaites. Pas de sponsor, pas d'argent ! Et tout ça à cause de la conduite à gauche ! Chaque année, on fait des calculs pour estimer ce que nous coûte la conduite à gauche. Et encore, nous ne pesons pas bien lourd là-dedans. Demandez un peu à l'industrie automobile si ça lui plait que les Anglais veulent avoir leur volant monté à droite. Ça ne vaut pas le coup d'acheter des actions, tellement ça réduit les bénéfices ! Ça se

monte à des milliards ! L'Anglais lui, ça ne le gêne pas. Il n'accepte pas l'euro non plus. Moi non plus je n'aurais pas accepté, mais que justement l'Anglais fasse bande à part – typique ! Pas de Championnats du monde à l'époque et pas d'euro aujourd'hui. Il n'a rien appris l'Anglais, alors que déjà à l'époque le réveil avait été douloureux. Longtemps encore après la Deuxième guerre mondiale, les Anglais se sont cru invincibles, du moins sur leur territoire – jusqu'à l'arrivée des Hongrois qui les ont battus six à trois. Imaginez un peu : l'empire britannique venait juste de s'effondrer, Rommel en Afrique avait fait ce qu'il avait voulu, Gandhi en Inde – et, jamais deux sans trois, voilà que la Hongrie arrive, un tout petit Etat à l'échelle anglaise, qui écrase les Anglais à Wembley, six à trois. Ils ne savaient plus où ils habitaient, les Anglais. Dans l'histoire du football, la Hongrie était un rejeton de la légendaire *wonderteam* de Vienne, mélange de vélocité viennoise et de perfidie balkanique. Tout ce que charriait le Danube remontait à la surface – Macédoniens, tziganes, ces filous de Serbo-croates, tout un brassage d'ethnies, avec des yeux noirs. Un jour, il m'est arrivé de voir de près un de ces gars – un demi en fait. Sa mère était d'ici mais son père était Bulgare. Chez nous, dans la Börde, les mariages mixtes étaient plutôt rares, et ce demi-Bulgare était donc déjà un phénomène en soi. Quand il avait le ballon, les miens n'étaient pas à la noce. Il était rapide et vif, un vrai numéro d'artiste à chaque fois. Il arrivait à se sortir de tout, toujours la bonne feinte, et jamais il ne lâchait la balle. Et quand il la perdait, il se mettait à rire. Et ce n'était qu'un demi-Balkanique ! Alors imaginez onze types de cette trempe contre l'Angleterre. Ils ne pouvaient se tenir en ordre, ces Hongrois de Wembley, à croire qu'ils avaient du piment dans les veines. Rien que les noms déjà ! Une équipe composée comme un ballet de danses hongroises réunies pour un mariage : Puskas, Hidegkuti, Budai, Czibor... Ils fonçaient comme des marteaux et n'arrêtaient pas de bombarder les cages – mais sans aucune tactique. Leur tactique à eux, c'était de ne pas avoir de tactique. Il a fallu attendre Herberger pour montrer à ces joueurs des Balkans, en 54, lors de la finale du Championnat du monde, que ça ne

marchait pas comme ça. Deux ans plus tard, les Hongrois ont perdu leur insurrection, et ensuite on n'en a plus entendu parler.

Une victoire ou une défaite, c'est inimaginable ce que ça peut représenter pour tout un peuple. Prenez par exemple le but de Sparwasser. Sparwasser a marqué beaucoup de buts mais il n'y en a qu'un qu'on appelle « le but de Sparwasser ». C'était en 74, lors du match de Championnat du monde contre l'Allemagne de l'Ouest ; il a marqué un à zéro pour l'Allemagne de l'Est. Ça a fait l'effet d'une bombe. A l'époque, personne ne pensait que la RDA allait battre l'Ouest. Surtout en RDA. Heinz-Florian Oertel n'avait même pas le droit de parler de l'équipe de République Fédérale, il pouvait seulement dire : la sélection de la Fédération allemande de football, la FAF. Pour que la République démocratique ne perde pas face à la République Fédérale mais seulement face à la Fédération. Après le match, Oertel a osé dire que la RDA avait battu la RFA. C'est à partir de cette victoire de la RDA que la FAF est devenue RFA ! Mais bon, c'est un détail. Sparwasser jouait au FC Magdeburg, il était de par chez nous, de Halberstadt. Quand j'étais dans les cadets, j'ai sûrement joué une fois contre lui. Le monde n'est pas si grand, et nous sommes de la même année, Jürgen et moi. Et avant qu'il devienne une star mondiale, nous avons sûrement été opposés dans des matchs. Pour les gamins de Tatkraft Börde, j'étais donc un demi-dieu. Dieu, c'était Sparwasser. On a été assaillis par des ribambelles de gamins qui voulaient tous devenir comme Sparwasser. Sparwasser-Sparwasser-Sparwasser. Ce que ce but de Sparwasser, à lui tout seul, a déclenché dans la relève – le big-bang à côté, c'est de la gnognote. Et je me suis dit : Fais dans la psychologie ! Il faut tirer parti de cet enthousiasme, ne pas laisser tiédir. Tu suis l'évolution de l'équipe, alors tu restes, tu connais ce qui s'est passé avant, comment ça s'est développé – à partir de maintenant, ce sont tes garçons. C'était le moment idéal pour commencer comme entraîneur. Le premier entraîneur de Sparwasser, c'était son père. Mais si, tout d'un coup, tu n'as plus le droit d'entraîner ton fils, il faut bien que tu sois comme un père pour les

autres joueurs. Heiko ou pas Heiko – les autres aussi pouvaient avoir leur part.

Il regarde le ciel

Ça se couvre, juste au-dessus de nous. Ça va rester là et tout tomber d'un seul coup. La nature, elle fait bien comme elle veut. Une telle puissance ! A côté tu n'es rien. Vous savez ce qui m'étonne chaque fois ? En hiver, quand tout est recouvert de neige et que ça se met à fondre et que tout recommence depuis le début. 'Oui, c'est ça qui m'étonne. La nature, elle sait faire ça. Un cycle où tout finit et tout recommence. Comme si rien ne s'était passé.

Après, nouvelle équipe, premier entraînement.

J'ai commencé en 74 avec l'ancienne équipe. C'est en 74 qu'on est enfin repassé à l'offensive, après des dizaines d'années sans marquer un seul but. C'étaient surtout les Italiens qui étaient connus pour leur refus obstiné de marquer des buts. Imperturbables, ils jouaient leur football de un à zéro : à l'arrière on bétonne et à l'avant on s'en remet au bon Dieu. Sans parler du temps passé à jouer la montre. Le cinéma italien était en plein essor à l'époque – Gina Lolloollo ou Claudia Cardinale –, et il touchait aussi les terrains de football. L'Italien sur qui on avait commis une faute, il souffrait toujours à vous fendre le cœur pour peu qu'il mène à la marque. Mais en 1974, lors du Championnat du Monde à l'Ouest, voilà que les Hollandais débarquent à l'Ouest et déclarent le football total. Il faut s'imaginer ça ! En 45, les Hollandais n'avaient même pas été capables de se libérer tout seuls ; ils étaient donc restés fermement convaincus du succès des méthodes allemandes. Pour les Hollandais, l'Allemagne n'avait pas perdu la guerre – c'est peut-être pour ça qu'ils s'y sont mis, exactement comme les Allemands. Le football total, c'est quand tout le monde monte en ligne – et la ligne, elle est partout. Les défenseurs attaquaient et les attaquants défendaient. Et tout le monde a subi : l'Argentine, le Brésil et l'équipe de Sparwasser. Un tournoi mené comme une campagne militaire. Ne rencontrant nulle part de

résistance sérieuse. En finale, le Hollandais menait déjà à la marque au bout d'une minute. Mais le football total jusqu'à la victoire finale – ça n'allait plus après 68, ça n'était pas très apprécié par les chevelus d'en face, à l'Ouest. Il fallait que l'Allemagne gagne ! Ils voulaient montrer qu'ils avaient tiré les leçons du passé !

Les leçons du passé, nous y voilà ! Cette juge là, dans ce soi-disant procès des tireurs du Mur, sûrement que c'était aussi une dans ce genre. Mais je vais vous poser une question: Vous connaissez ce Pinochète ou Pinochè, je ne sais plus comment on dit, celui du Chili ? Non, ce qu'il a fait n'était vraiment pas réglo du tout. Mais une fois passé, on a dit : on efface tout. Oui ? On efface. Ça ne va pas ressusciter les morts, et en plus c'est un vieux bonhomme. Les Chiliens, un peuple archi-ancien, avec une tradition millénaire, les Mayas, les Incas, les Aztèques – tout ça. Il y a déjà eu des tas d'expositions là-dessus. Ils doivent bien savoir le pourquoi de ce on-efface-tout. Ce sont les leçons de l'histoire, Madame la juge. Que ça vous plaise ou non ! Et mon Heiko, il a commencé le football à cause de Sparwasser et pas parce que l'Allemagne de l'Ouest est devenue championne du monde. Voilà comment sont les choses !

Quand le juge est une femme, ce n'est pas de la tarte. Pour mon divorce, je me faisais l'impression d'être un cas social. Le football est-il pour moi plus important que ma femme, me demande la juge. Un homme aurait commencé par demander : Est-ce donc si grave que votre mari s'intéresse ainsi au football ? Mais quand le seul enjeu d'un procès, c'est notre football, vous pouvez imaginer ce que je pense de l'émancipation.

Donc il fallait que je dise si le football était pour moi plus important que ma femme. J'ai dit : Oui. Je ne pouvais pas faire autrement. Même si ma femme me répète sans fois qu'elle m'aime. Pour moi, le football est plus important que tout. C'est pour ça que je me suis fait l'impression d'être un cas social. Je ne sais vraiment pas comment on passe le temps en famille. Se promener ? Parler ? On ne fait que tuer le temps, c'est des chichis. On ne peut pas comparer ça

avec le football. Le football, c'est unique. C'est con mais c'est comme ça.

Et c'était particulièrement con avec la RDA. J'étais du côté de la RDA et ce fut mon malheur. En 74, on a participé au Championnat du monde et on a battu l'Ouest, et à la télévision on a vu des images des supporters de la RDA dans le grand stade de Hambourg ! Le lendemain, je suis allé voir le chef de ma section du parti et je lui ai dit : Je suis entraîneur de football et je veux aussi aller à un Championnat du monde, comme supporter. Il m'a regardé et il a dit : Sûr qu'ils étaient tous inscrits au parti. Si ça ne tient qu'à ça, je lui réponds – et voilà l'affaire réglée. Je me suis retrouvé, moi aussi, avec le bonbon sur le revers de la veste et une réunion tous les lundis. Mais au bout d'une année, le chef de la section vient me voir, il me pose la main sur l'épaule et me dit : Camarade, pour le prochain Championnat du monde ou Championnat d'Europe, tu fais partie du voyage, avec la délégation de la RDA. Promesse du parti, parole d'honneur. En clair : j'avais été choisi ! Un voyage à travers le monde pour un simple travailleur, un petit entraîneur de football ! Les apparatchiks, ils avaient vraiment du pouvoir. Je vous donne un exemple comme ça : quand le FC Magdeburg a gagné la Coupe d'Europe, leur entraîneur, Heinz Kriegel, a dit, lors d'une réception, je ne sais plus laquelle, à propos du chef de la section de Magdeburg : Lui, personne ne le connaît. Mais moi, toute l'Europe me connaît. Et le Krügel, on n'en a plus jamais entendu parler, du jour au lendemain. N'a plus jamais entraîné personne. Ils avaient vraiment du pouvoir. Et quand ils disent que je peux, c'est que je peux. Il suffisait que la RDA se qualifie, elle allait bien faire ça pour moi. Mais ils n'y sont pas arrivés. Pas de Yougoslavie en 76, pas d'Argentine en 78, pas d'Italie en 80, pas d'Espagne en 82, pas de France en 84, pas de Mexique en 86, pas d'Ouest en 88 et en 89 - le Mur est tombé. Je vous le dis : j'ai eu tout le temps de la détester cette équipe. J'aurais pu pendre l'avion, aller en Argentine, au Mexique, si... Dans tous les autres sports, ils étaient pourtant bons nos athlètes : natation, athlétisme, aviron, Katarina Witt – c'était toujours pour nous. Mais en foot, ils n'ont pas dépassé le

stade des qualifications. Je me demande s'ils savaient ce qu'ils étaient en train de me faire ? Le Mexique, l'Italie, la France – c'est pour ça que j'étais entré au Parti ; je me suis même fait envoyer à un Congrès du Parti -, et puis, au cours du match décisif contre l'Autriche - il nous fallait une victoire - à treize minutes de la fin, le score était de un partout, une longue passe de Löwe, et Riediger, tout seul devant les buts – Koncilia débordé, Pezzey débordé - - frappe contre le poteau ! Toutes les mauvaises passes de la RDA, je les ai prises pour moi. Je ne pouvais pas partir ! Et eux, ils jouaient leurs matchs amicaux au Brésil, partout, sans pour ça être obligés d'adhérer au Parti ou d'aller se taper les fesses aux Congrès du Parti.

Et après 88, ça ne valait plus le coup. En 90, les nôtres ont échoué encore une fois. L'Allemagne de l'Ouest a été championne du monde. Avec Beckenbauer comme entraîneur. Après le Championnat du monde, il a dit que les Allemands, renforcés par les joueurs de l'Est, allaient être imbattables pendant des années. Il ne se doutait pas de quoi il héritait, avec nos types qui s'effondraient dès les qualifications.

Durant l'été 89, quatre de mes joueurs sont partis en passant par la Hongrie. Sparwasser était déjà resté de l'autre côté, début 88. Equipe des vétérans du FC Magdeburg, en déplacement en Sarre. C'était tout d'un coup une autre époque. En 74, Sparwasser avait eu une offre du Bayern de Munich. Il était resté. Et maintenant ?

Le pire, c'est quand le Mur est tombé. S'est alors posée la question du sens. Ce n'est pas parce que tout d'un coup une nouvelle époque commence qu'on doit tout abandonner ! Une équipe comme la nôtre, il n'y en a plus dans le monde moderne où tout part dans tous les sens, avec la bourse, Internet, les gènes, la double nationalité, tous les hommes politiques, les banques, les multinationales, les joints ventures, etc. etc... J'ai toujours répété à mes petits gars qu'on ne fait pas que jouer au football. Nous défions les époques qui ont toujours été contre nous, toujours. Nous sommes une équipe où chacun connaît sa place, où chacun doit tirer dans le même sens, où règnent la cohésion et la discipline. Nous n'avons pas besoin des interludes

individualistes d'un soi-disant génie, selon son bon plaisir. Si chacun ne veut en faire qu'à sa tête, il n'est pas obligé d'entrer dans une équipe. Il n'a qu'à jouer au tennis - Boris Becker, il fait ce qui lui chante. A une époque où tout le monde veut être créatif et développer son ego, il faut justement apprendre à faire abstraction de cet ego. Comme Heiko. Jamais il n'a cherché à briller, avec lui il n'y a jamais eu de problèmes. Mais les autres ! Surtout à l'époque. Brusquement, tout avait plus d'importance que l'équipe. Ils allaient en Bavière faire des stages de démarcheurs en assurances ou se la jouaient comme responsables régionaux des ventes pour Ferrero, toujours par monts et par vaux. Je pouvais encore m'estimer heureux d'avoir onze joueurs, le dimanche après-midi. Mais à quoi bon se plaindre ! – ailleurs, ce n'était pas mieux. En 92, l'entraîneur national de l'équipe du Danemark a dû rameuter ses joueurs par téléphone – ils étaient tous partis en vacances. **Imite l'entraîneur danois ...** Oui Sören... Ça te dirait de jouer, pour le Championnat d'Europe... Après-demain... Oui, le Danemark doit remplacer la Yougoslavie... Ils ne peuvent pas, à cause de la guerre, non, impossible, c'est la guerre en Yougoslavie, c'est l'UEFA qui l'a dit...

Il est arrivé à rassembler toute son équipe et est devenu champion d'Europe. Battant ceux de l'Ouest en finale, deux à zéro. Bon, il y avait bien Sammer, mais en gros c'était l'Ouest. Ça redonnait envie de regarder du foot ! Il m'a fait grosse impression, l'entraîneur danois. Il savait ce que c'était que de rassembler une équipe. Pas facile. Même quand je les avais tous au complet, il y avait des matchs qui étaient annulés. Parce que les autres aussi – oui ? Ou alors les matchs étaient annulés, faute d'arbitre. Tu ne peux pas jouer sans arbitre ; et les arbitres, ils ouvraient tous des trucs et des machins... Il y en a un qui est brusquement devenu reporter local ! Il s'est acheté une caméra-video, ça vaut la peau des fesses, et il a filmé pour la télévision. Chaque fois qu'il y avait des histoires avec les étrangers, par exemple, c'était lui qui filmait. Siffler dans les matchs, c'était le cadet de ses soucis. Et ça arrivait souvent ! Le samedi soir, il y avait toujours des soirées disco ; les jeunes qui ne se sentent plus

tant ils se croient costauds, se payent une tournée – il faut dire qu’il leur en faut peu ! – et c’était reparti pour un tour. Dans la nuit du samedi, les étrangers, ils en prenaient plein la gueule ; et le dimanche, quand on voulait jouer, il filmait encore. Bon, je peux comprendre. Quand tu es obligé de rembourser une caméra – c’est pas en jouant les arbitres que tu vas y arriver.

J’ai essayé un magasin de sport. Les actions d’Adidas, de Puma, de Reebok **prononce : Rébock** n’en finissaient pas de grimper. Je me suis dit : un magasin de sport, ça c’est une bonne idée. Mais j’ai dû apprendre sur le tas à quoi elle ressemble la réalité. Je devais vendre des patins à roulettes et des skateboards. Vu l’état de nos rues ! Ou des pantalons moulants brillants. Je ne croyais pourtant pas avoir ouvert un sex-shop gay ! Et dans tous leurs magazines, ils ne parlaient que de *fun* **il prononce foun** C’est un mot anglais. Ça veut dire « plaisir », paraît-il. Depuis quand le sport a-t-il quelque chose à voir avec le plaisir ? Le sport, c’est transpirer, point final ! Mais le pire, c’était l’ordinateur. Il ne fonctionnait pratiquement jamais ce truc-là. Fallu se battre jusqu’à la faillite ! Du stress pur jus ! Et encore quelques billets ! Les clients pour ce genre de magasin de sport, je veux dire les jeunes capables, ils étaient tous partis chercher du travail à l’Ouest. Et tu ne peux pas vivre en vendant uniquement des battes de base-ball.

Vous voulez que je vous dise comment ils se sentent quand ils n’ont plus de travail ? Ils se sentent comme un ballon où il n’y a plus d’air dedans. Tant qu’ils ont du travail, ils ont la tension intérieure, ils roulent, ils sautent, ils courent – ils ne tiennent pas en place. Mais quand ils n’ont plus de travail – la tension à l’intérieur, elle est partie. Ils se sentent tout ramollis, vides. Ils restent là comme un ballon avec plus d’air dedans. On ne peut pas jouer avec ça, on lui file un coup de pied, c’est tout. Et ils le voient bien. Tout ce qu’ils voulaient faire, une fois qu’ils auraient eu du temps – ils sont incapables de le faire. Incapables de se ressaisir. Pas de rythme, pas de motivation, et tout ce qu’ils faisaient avant comme ça, à côté, ça devient la prouesse de la journée. Aller voir la boîte aux lettres. Acheter du lait en boîte. Se

couper les ongles. Ils en arrivent même à souhaiter – je vous le dis comme c'est – à souhaiter tomber malade, pour avoir quelque chose qui pourrait les occuper. Voilà comment sont les choses. Mais ils n'ont le droit de le raconter à personne, sinon ils passent pour des mauviettes. Et il ne faut pas plus d'un an et demi pour qu'ils commencent effectivement à ressembler à un ballon avec plus un pet d'air dedans. Plus aucune pensée à l'intérieur. Le visage devient vide, mou. Je peux savoir si quelqu'un a du travail ou pas, rien qu'en le regardant. Je m'amuse toujours à repérer les chômeurs : Lui, il l'est. Et lui aussi. C'est pas ce qui manque chez nous.

On dit que les meilleurs joueurs viennent des bidonvilles. Si c'est vrai, en Allemagne, on va bientôt avoir de vrais génies du ballon.

L'atmosphère n'a pas arrêté de se dégrader. Ils ne nous ont pas comptabilisé les matchs internationaux. On avait bien parlé de réunification, il y avait bien la Fédération Allemande de Football, mais à la Fédé ils ont mis symboliquement toutes les statistiques à la poubelle. Quand tu as joué cent matchs internationaux, tu entres dans le club des cents. Nous en avons deux dans ce cas : Joachim Streich du FC Magdeburg et Jürgen Dörner du Dynamo Dresden. L'Ouest n'avait que Beckenbauer. Donc deux à un pour nous. Mais pour un type de l'Ouest, il n'était pas acceptable que ceux de l'Est soient en tête des statistiques du football allemand. Il fallait que la Fédération, à Franfort-sur-le-Main, trouve une solution. Impossible de dire que Streich et Dörner n'étaient pas des Allemands. Donc ils ont tout simplement refusé de reconnaître leurs matchs internationaux. Et ceux des autres joueurs de la RDA non plus. Ça a fait un scandale à l'Est. Car en principe, ils étaient tous comme Streich et Dörner. Et d'un coup d'éponge, plus rien ! C'est seulement après l'entrée de Matthäus, Klinsmann et Kohler dans le club des cents que la Fédération a recommencé à comptabiliser les matchs internationaux de la RDA. Autrefois, c'était plus simple : les matchs qu'avaient fait Fritz Walter pour Adolf, ils comptaient et basta. Pour Asamoah aussi, on a tout de suite comptabilisé ses matchs internationaux. Un signe dirigé contre la xénophobie. Bon ! Mais comme ça, d'un coup ? Avec un nom pareil !

Asamoah ! Ça fait quand même un peu jungle... Et il n'a pas vraiment une tête à jouer dans l'équipe nationale allemande. Pourquoi on lui comptabilise tout de suite ses matchs internationaux, alors que pour Streich et Dörner, il a fallu barguigner ? Est-ce qu'on serait maintenant les nègres de l'Allemagne ?

Je ne suis pas raciste, au contraire. Je n'aurais aucun problème à en aligner un. Aujourd'hui tu as de toute façon besoin d'une perle noire. Malheureusement, ils ne se sentent pas bien chez nous, dans la Börde. Ce n'est pas ma faute. Il faut bien mettre les choses au point. Je ne fais aucune différence entre les étrangers – demandeurs d'asile, travailleurs immigrés, juifs, nègres, Polonais, etc., etc. – ça n'a aucune importance. Ce sont des étrangers, point final. Pour moi, tous les étrangers sont égaux. Si ça, ce n'est pas prendre position, alors je ne sais plus quoi dire.

La chute du Mur n'avait qu'une seule chose de bien : nous pouvions jouer à tout moment contre le Bayern de Munich. A tout moment. Si tu vas assez loin en coupe et qu'ils te sont attribués par tirage au sort. C'est ce que j'ai dit à mes joueurs : il faut au moins nous maintenir en forme pour le Bayern de Munich. Si les Bavarois nous sont attribués par tirage au sort, ils sont obligés : ils ne peuvent pas prétexter que eux, le Bayern de Munich, ils veulent seulement jouer contre des équipes qui ne sont pas inconnues. Ça ne les a pas plus motivés que ça mes joueurs. D'où les sponsors. Je leur ai tout de suite mis le couteau sous la gorge aux sponsors. Sponsorisez-nous tout de suite avant qu'un autre arrive, sinon vous n'aurez plus qu'à regarder quand on jouera contre le Bayern.

Ça a fonctionné. La fabrique de bière a été d'accord. Ça marchait bien pour elle ! Quand c'est partout la misère noire, la picole, ça y va. C'est pas pour ça que j'avais des scrupules moraux comme quoi nous aurions profité de la misère. Pareil : il n'est venu à l'idée de personne de soupçonner les Danois de profiter de la guerre parce qu'ils ont dû remplacer la Yougoslavie au pied levé et sont devenus champions d'Europe. Le football est un univers impitoyable, pas de place pour les scrupules moraux. On avait enfin un sponsor. Il a fallu

changer de nom et s'appeler « Brauerei Börde », Brasserie-Börde ! Comme si on était une équipe de comptoir... J'ai aussi trouvé quelque chose pour moi. Je suis veilleur de nuit dans la fabrique de bière. Une activité bien assise. De nouveau quelques billets. A Noël aussi. Personne ne veut, de toute façon. Ils préfèrent rester en famille. Moi, ça ne me fait rien.

Noël pour moi, c'est le meilleur moment. Quand ils passent les rétrospectives à la télévision, le but de l'année – là, je deviens tout chose. C'est plus fort que moi. L'année se termine, on fait le bilan. Autrefois, Noël c'était toujours beau. Ma femme faisait une oie rôtie et elle m'appelait pour la découper. Il fallait bien que je m'y colle. Elle était brûlante, la garce. Mais...

Mais tout seul, ça va aussi. Ça va aussi.

Gardien d'usine ! Quand un camion arrive, aucun problème pour sortir de mon estanco et prendre un fût contre un billet de cinquante. Ça reste confidentiel, au noir, comme ça en passant, on ne va pas le crier sur les toits. Jusqu'à présent, ça n'a pas fait couler l'usine de bière. Mais vous pensez qu'ils auraient l'idée de nous apporter un fût dans les vestiaires après une victoire – des clous ! Ça fait des années qu'on attend ça. C'est une femme qui s'en occupe, un bureau tout blanc qu'elle a eu le droit d'aménager comme elle voulait – elle me l'a raconté trois fois, avec l'ordinateur et ce rideau où tu fais clac ! **il met les mains tendues juste devant son visage et les fait pivoter de 90 degrés** – et tu peux voir à travers. J'ai osé appeler ce truc un « rideau ». Et elle **petite voix prétentieuse** : ce sont des lamelles solaires. Lamelles solaires ! Tu parles ! Je ne vais pas m'embêter avec tous les derniers trucs à la mode. Elle peut bien rester assise dans son bureau blanc qu'elle a agencé elle-même et passer son temps à oublier l'estanco où elle était avant. Avec ce genre de femme, on sait tout de suite qu'il lui manque tout pour comprendre qu'une victoire, ça se paye avec de la sueur. Il ne lui est pas venu à l'idée de faire venir un fût de bière dans les vestiaires de son équipe, après une victoire. Et si je me retrouve là debout dans son bureau blanc, design , avec mon uniforme de veilleur de nuit, à faire des allusions dans ce

sens – je suis qui ! Je ne suis pas accroc à la bière à ce point. Si j'en veux de sa bière, je sais où en trouver. Je ne vais quand même pas me mettre à ramper devant cette... cette madame-la-lamelle, juste pour qu'elle nous fasse livrer un fût de bière dans les vestiaires. C'est déjà assez terrible qu'elle ne soit même pas capable de comprendre tout ce qu'il faut suer pour arracher une victoire.

Les femmes et le football, c'est vraiment la galère. Vous n'arriverez pas à me faire dire quelque chose contre les femmes ; mais le football, ce n'est pas pour les femmes. Sur le football féminin, je ne dirai qu'une seule phrase. Et je ne viendrai pas en rajouter sur le sujet. Une seule phrase et l'affaire est entendue. D'accord ? Une phrase : Qu'elles jouent autant qu'elles veulent, tiret, mais qu'elles ne s'attendent pas à ce que quelqu'un vienne regarder. Une phrase ! Il n'y a vraiment rien de plus à dire. Quant aux femmes comme spectatrices, alors là, elles ne valent pas tripette. Les femmes ne comprennent pas le football, elles n'y comprennent absolument rien. Parce que regarder du football, ça demande un engagement. On est pour tel ou tel – on peut d'ailleurs changer pendant le match -, mais il faut prendre parti, sinon on s'ennuie. Et il faut même – je vous dis les choses comme elles sont -, il faut même enlever les plombs de la réflexion et se brancher sur un enthousiasme complètement absurde. Elles ne comprennent pas ce qui pousse un homme à regarder du foot ou à se mettre à jouer au foot. Quand mes joueurs ont grandi – ados, juniors – et qu'ils arrivaient avec leur petite amie – je n'aimais pas trop ça. Les petites amies voulaient toujours les empêcher de s'entraîner ou de jouer. Combien de fois j'ai vu des filles finirent par demander ce qui était le plus important : elle ou l'équipe ? Mes petits gars, je leur disais : des femmes il y en a beaucoup, mais nous, comme équipe, ça n'existe qu'une fois. La plupart du temps, ça marchait. Une fois, Heiko est arrivé avec une : de longs cheveux lisses et une jupe comme ça **jupe longue**. Je connais le genre. Style végétarien. Son frère était chez moi comme apprenti. Il a dû partir parce qu'il avait refusé de tirer pendant son temps de formation pré-militaire. Je lui ai dit qu'il pouvait tirer où il voulait mais qu'il devait tirer – non, il n'a pas tiré.

Je ne touche pas à une arme, qu'il a dit. Il a fallu qu'il parte. Et voilà que Heiko débarque justement avec la sœur de ce type. Elle n'aimait pas le foot ; ça je peux le sentir à trois kilomètres, même par vent contraire. Et tu fais quoi quand tu es entraîneur et que tu vois que ton joueur va batifoler avec une fille qui philosophe, qui lit des livres, et tout ça ? Quand elles arrivent, toutes douces, et qu'elles demandent : Pourquoi tu joues au football ? – là, tu es foutu quand tu es jeune.

- Parce que j'ai des amis.
- Et moi ? Est-ce que je ne compte pas plus que tes amis ?

Tu fais quoi comme entraîneur quand tu vois arriver ça, tu fais quoi ? – Il faut faire dans la psychologie, et y aller franco. J'ai nommé Heiko capitaine. Paf ! Toute la responsabilité ! Réglé ! Il ne partira pas. Heiko quittera peut-être le navire mais pas s'il est capitaine. L'autre avec ses longs cheveux lisses n'a pas tardé à se lasser. C'était mieux comme ça. Elle prenait simplement son pied à pervertir un jeune gars.

Il regarde le ciel

C'est pour bientôt. Ça ne va pas durer mais ça va tomber. Et après, le soleil ! Et la nouvelle équipe. Quand on passe des années sur un terrain, on sent la nature, son rythme. Pour le rythme aussi, il faut que ça tombe. L'herbe, elle ne se sent pas bien comme ça, sans pluie. Ensuite, elle est plus douce, même si elle mouillée au début. La terre pompe l'eau et c'est bon.

Pourtant, je n'ai rien contre si une femme regarde – ça peut avoir son effet. Quand il y en a une qui en turlupine certains – je le vois tout de suite. Pendant des semaines, je me tue à leur dire comment ils doivent jouer. Aucun effet ! Mais le dimanche, quand on joue, les voilà qui se mettent à faire des prodiges, à jouer comme de jeunes dieux. Et quand je me retourne, je vois tout de suite pour qui ils font tout ça. Pas pour moi, en tout cas. J'aimerais bien qu'on puisse avoir une masseuse. Mais il faudrait que ce soit une jeune, avec de vrais... Enfin, le genre de choses qui vous fait courir après, vous

voyez ce que je veux dire. Ça existe. Et après le match, je l'enverrais voir deux joueurs, pas plus : d'abord le gardien, s'il a bien gardé ses cages, et ensuite le joueur qui a marqué le dernier but. Je ne vous dis que ça : une équipe qui joue dans l'espoir qu'une masseuse – sérieuse ! – les masse après le match, elle est invincible, elle gagne tous ses matchs, sans encaisser un seul but.

Les femmes peuvent être importantes pour le foot, quand elles sont à leur place. Et même parfois plus importantes que des hommes. Je ne le conteste pas. – Et ? Est-ce qu'un misogyne parlerait comme ça ?

C'est seulement quand ça devient du solide, avec tout ce chantage moi-ou-ton-football – alors là, les femmes c'est du poison pour les joueurs. Mais pour les coups francs par exemple, à vingt mètres, vous en posez une que mon joueur veut impressionner – et il double ses chances de marquer. C'est un fait. Une fois, entraînement de musculation, en hiver, dans le gymnase, exercices de montée par traction des bras, mes gars sont accrochés aux barres parallèles, exténués, ils n'en peuvent plus, rouges comme des écrivisses, les veines gonflées – et soudain la porte s'ouvre et une jolie petite gardienne de but de handball arrive, blonde, avec une queue de cheval. Elle arrive, s'amuse un peu avec sa balle, la fait rebondir – et regarde si on n'a pas bientôt fini. Il y a eu comme une secousse dans l'équipe - retour en forces des hormones : tous mes gars réussissent à faire encore un rétablissement, si ce n'est pas deux ou trois. Dans mon équipe, ce ne sont pas des tire-au-flanc. C'était simplement une affaire de biologie ; et un entraîneur doit savoir en tirer partie, il est là pour ça.

Une femme qui reste simplement là debout en bordure du terrain et regarde, moi je dis qu'elle peut faire baisser le nombre d'erreurs, simplement parce qu'elle est là – c'est fabuleux. Surtout à un faible niveau, où les matchs ne sont qu'une suite d'erreurs, si on y regarde bien.

On voit vraiment les choses les plus invraisemblables. Soit ils ne touchent pas les buts, soit ils ne touchent pas le ballon. Par où il

faut passer, quand on est entraîneur ! Le ballon est pratiquement dans l'axe – et le joueur tire au-dessus des cages ! Rien que d'un point de vue technique, arriver à tirer comme ça, c'est très fort. J'ai voulu qu'il me le refasse à l'entraînement, pour voir – il n'y est pas arrivé. Ou bien la balle arrive tout doucement devant les buts, sans personne devant – et trois joueurs qui la manquent, l'un après l'autre. Avec une masseuse, ce genre de chose n'arriverait pas. A quoi ça sert de s'entraîner, je vous le demande, à quoi ça sert de s'entraîner si, au moment décisif, trois joueurs à la suite tirent à côté d'une balle au ralenti. Ou encore les penaltys, ça aussi ça fait mal. Mettez-vous sur un terrain de football, à onze mètres des buts. Les cages sont grandes *comme ça* – vous vous dites : impossible de les manquer. Et pourtant si. Ça arrive. Même chez les pros. Surtout chez les pros. Les meilleurs joueurs sont de vraies calamités au penalty. C'est un fait. Lors de la finale de Coupe d'Europe des Champions, prenez le temps de savourer ça : Finale de Coupe d'Europe des Champions, 1986, Barcelone contre Bucarest. Ce que peut gagner un professionnel espagnol, c'est dingue – pourtant ils ont raté tous les penaltys ! Des dizaines d'années de sélection, des écoles de football, des détecteurs de talents, des transferts mirobolants, des entraîneurs super-stars – et pour aboutir à quoi ? A rater tous leurs pénaltys ! Ou bien Uli Hoeneß ! Chaque fois qu'il fallait rater un penalty décisif, il répondait présent. Beckenbauer refusait de tirer les penaltys. Il savait pourquoi : il en ratait un sur deux. Beckenbauer comptabilise plus de buts contre son équipe que de penaltys réussis. Il est même arrivé qu'un joueur, d'une équipe nationale, rate trois penaltys dans un seul match. Il est même arrivé qu'un joueur, au moment de tirer le penalty, rate complètement la balle. Un professionnel. Un amateur aussi, peut-être, mais là personne ne s'étonnera. Il a raté la balle. Pas tout à fait exact. La balle a roulé tout doucement vers les buts. Et elle est rentrée. Parce que le gardien, un professionnel, gardien d'une équipe nationale, a plongé d'un côté au moment où le tireur a shooté. Plongé du mauvais côté. Et il a donc atterri du mauvais côté, le gardien de l'équipe nationale - juste le temps de voir que la balle se dirigeait

tranquillement vers ses cages, de l'autre côté. Et en la voyant arriver tout doucement, il s'est dit qu'il allait avoir le temps de l'arrêter, de se jeter de l'autre côté. Macache ! C'est ça le football !

Ou prenez les tirs au but, contre un mur. Ça fait trente ans que ça existe, ce truc, et tous les grands noms y sont passés. Dès qu'il y en avait un qui avait fait trois bons matchs, il tirait sur le mur dans l'émission du service des sports à la télé. Six fois, à sept mètres de distance. Trois en haut et trois en bas. Et il n'y en a pas un qui a rentré les six coups. Ni Beckenbauer, ni Pelé, ni Basler, ni Netzer. Il en a quand même rentré cinq. Mike Krüger quatre. Comme Rudi Völler. Et il y a des tas de professionnels – parfois même dans des équipes nationales – qui n'en ont pas rentré un ! Wolfgang Overath, champion du monde – zéro. Juste un exemple comme ça. Eusebio, sacré meilleur joueur d'Europe – zéro. Pelé – le dieu du foot – un seul !

En physique atomique, les scientifiques – tous des professeurs, notez bien – bombardent entre elles des particules qui sont si petites qu'elles sont en pratique inexistantes et n'existent qu'en théorie. Aucune idée comment elles s'appellent, peut-être même qu'elles ne s'appellent pas, parce que c'est absurde de donner un nom à quelque chose qui n'existe pas. Mais ces scientifiques – tous professeurs – sont capables de sortir ces particules et de tirer avec, les unes contre les autres. Et en plus, ils prennent des photos ! Et on arrive à voir quelque chose dessus, même si les événements – les scientifiques appellent ça des « événements » - sont plus rapides que le temps qu'il faut à l'appareil pour faire clic. Je me demande comment ils font. C'est sûrement pas facile. Faire une photo de quelque chose qui ne se produit pas, deux particules qui n'existent pas – même la Stasi ne savait pas faire ça. Mais eux, ils savent faire. Et pas seulement des photos. Les types du big-bang, pareils ! Les scientifiques aujourd'hui, non seulement ils savent qu'il y a eu un big-bang, mais ils savent aussi ce qui s'est passé par exemple quatre millièmes de seconde après le big-bang. J'ai vu ça un soir à la télévision ; et je vous dis que ce qu'ils racontent, ça a de quoi donner le vertige. Tout - le monde entier, les étoiles, l'univers, tout ce que vous voyez, ce que vous tenez dans vos

mains, tiendrez demain, les montagnes, les mers – tout était contenu, il y a des milliards d'années, dans un seul petit point qui faisait des millions de degrés, pesait des billions de tonnes et a éclaté dans tous les sens à la vitesse de la lumière, en prenant le temps de s'organiser en plus. Vous pouvez imaginer ? Moi j'ai toujours des difficultés à me l'imaginer, mais tous ces professeurs, ils en parlent très calmement.

Et ça gagne combien un scientifique comme ça ? Je ne sais pas exactement, mais je sais une chose : il n'y en a pas un qui gagne ne serait-ce que la moitié de ce que gagne n'importe quel joueur de Bundesliga, alors que tout ce qu'ils ont à faire, c'est de tirer dans les cages et qu'ils n'en sont même pas capables. Même pas contre un mur, à sept mètres, quand la balle est posée sur le sol, qu'ils ont tout leur temps, que personne ne les attaque, aucune pression psychologique – même là, ils n'en sont pas capables. C'est comme ça que ça marche le monde : les uns sont capables de faire les choses les plus compliquées et les autres ne sont même pas capables de faire les choses les plus simples. Et les incapables, évidemment, gagnent plus.

En fait, si le football existe, c'est à cause de l'évolution. Vous n'y auriez pas pensé, mais c'est un fait. L'évolution est un concept, je dirais, l'époque de pierre, les néandertaliens, les chimpanzés, vous savez déjà tout ça. Il y a des millions d'années, on était tous perchés dans des arbres - le pays de Asamoah - on mangeait les fruits, et quand on avait mangé tous les fruits, il fallait passer sur le suivant. Traverser la savane, une herbe haute comme ça – avec des lions partout, des léopards, des hyènes, qui n'attendaient qu'une chose, c'est de nous boulotter. Et dans l'herbe haute, ils avaient de bonnes chances d'y arriver. Il nous a fallu relever la tête pour voir où ça rôdait tout ça. Voilà comment on a commencé à marcher debout, plus ou moins. On marchait sur nos pieds, mais les mains n'avaient plus rien à faire, et on a commencé avec les outils, la poterie, eh oui, c'est comme ça, le piano, Mozart, Bach, Beethoven, tout ça quoi, ou... oui, exact ! – le handball. Les mains devenaient de plus en plus habiles. Pas les pieds. Et pourtant, en 1867, fut fondée l'Association anglaise de football ; et un an après, on a joué le premier championnat. Même si,

dans la perspective de l'évolution, les pieds sont faits uniquement pour marcher. En soi, l'être humain n'est absolument pas fait, du point de vue de la nature, pour jouer au football. Ça va même à rebours de ce pour quoi on est fait. Prenez le cerveau. Il a des zones définies pour des tâches précises, c'est ce qu'ont trouvé les scientifiques. Rien que des professeurs. Parce qu'une fois, on avait amené dans un hôpital de campagne un soldat qui avait reçu une balle dans la tête et avait tout oublié. A part ça, il allait bien. Une balle dans la tête, gai comme un pinson, mais tout oublié. C'était un phénomène inouï ; et comme, pendant les guerres, il y a toujours des simulateurs, on l'a confié aux services compétents. Ils l'ont examiné à un autre endroit. Mais ce n'était pas un simulateur. Les scientifiques, tous des professeurs, ont trouvé que là où la balle était logée dans le cerveau, devait se trouver la zone de la mémoire. Mais pourquoi est-ce que seule la mémoire devrait avoir sa zone ? Et l'idée a commencé à faire son chemin. N'importe quel neurochirurgien ou psychanalyste ou autre pourra vous le confirmer. Il y a là une région – une région ? On dit peut-être aussi secteur ou lobe, lobe frontal, lobe temporal, un vrai vocabulaire de spécialiste, c'est que c'est compliqué. – Il y a un lobe pour les doigts ou pour les mains, qui est relativement important. Je ne sais pas comment ils ont trouvé tout ça, ces scientifiques, ils ne peuvent quand même tirer des balles dans la tête de leurs patients. Mais il paraît que c'est exact. La langue et les lèvres ont aussi de grands lobes. On ne dirait pas, mais c'est rapport à la parole. Pour parler, il faut que les lèvres et la langue soient incroyablement agiles. On ne s'en rend pas compte, ça va tout seul. Alors que les jambes et les pieds sont très grands, mais leur lobe dans le cerveau est tout petit, beaucoup plus petit encore que pour les yeux. D'un point de vue neuro-technico-zonal, les yeux peuvent faire plus de choses que les jambes et les pieds réunis. Les lèvres, les doigts, les mains – ils sont tous capables d'en faire plus que les pieds - et nous jouons au football ! Ce n'est pas possible ! Voilà pourquoi il faut des cages si grandes. Comme si ça avançait à quelque chose – on tire malgré tout les penaltys à côté. Parce qu'on n'est pas capable, du point de vue de la nature. On n'a

tout simplement pas assez de pied dans le cerveau, rapport à l'évolution ; et elle, elle s'en fout qu'on veuille jouer au football ! Selon les critères footballistiques, l'individu est une construction ratée, une erreur de la nature. Et ça vaut pour tout le monde, sans exception ! Si quelqu'un est grand, il va faire du basket ; si la petite ne veut pas grandir, on lui fait faire de la gymnastique ; les gros font du lancer de poids et les maigres du marathon. Mais au foot, TOUT LE MONDE joue : les gros, les maigres, les grands, les petits, ceux qui ont des jambes arquées... Surtout ceux-là ! L'apparence physique ne joue aucun rôle – puisque de toute façon, au football, tu ne peux que te ramasser. Rappelez-vous, un joueur qui tire dans les buts sans gardien à un mètre de distance – c'est déjà arrivé ! – ou bien le gardien qui encaisse un but quand on lui redonne la balle, parce qu'il frappe au-dessus, ou ... Vous savez, ça fait trente ans que je suis entraîneur et je vous le dis : l'homme n'est pas fait pour un truc comme le football. Un footballeur est condamné à l'échec. A plus forte raison un entraîneur qui, pendant des années, veut inculquer à ses gars - enfants : benjamins, cadets, scolaires, juniors – jusqu'à hommes – quelque chose qu'ils ne peuvent pas faire, parce que jamais ils ne pourront pouvoir !

Sauf que personne ne l'a encore jamais compris. Parce que – c'est courant de toujours essayer des trucs que, de toute façon, on ne peut pas faire. On trouve parfaitement normal de s'occuper pendant des heures avec des choses qui ne marchent pas – pendant des heures, des mois, toute une vie ! Il existe des millions d'ordinateurs avec des millions de gens assis devant l'écran, et tous ils se lamentent : Mais qu'est-ce qu'il lui prend ? Il déconne ? Pourquoi il ne veut pas faire ça ? Ces foutues usines vendent toujours de foutues machines qui ne fonctionnent pas. D'après le principe : « au client de trouver les défauts » ! Mais au lieu de refourguer à ces débiles de l'informatique une saloperie qui n'est pas au point, on s'assoit autour d'une table et on essaye de faire avancer la chose, même si l'on sait pertinemment qu'on n'en est pas capable. C'est ainsi que passe l'après-midi puis la soirée. Ou encore : vous passez des mois à essayer de comprendre les

mystères de la bourse ; et si vous persévérez, vous devenez un gourou de la finance – mais malgré tout, la bourse, elle fait toujours ce qu'elle veut et jamais ce que vous croyez peut-être qu'elle va faire. Ou bien, vous passez votre vie à essayer de maigrir. Ah ! Tous ces livres, ces magazines, ces cures, ces médicaments, ces appareils pour le sport – et toujours autant de gros ! Régime à base d'ananas, régime de printemps, régime aux asperges, régime-régime, régime aux jus, Herba life, régime dissocié, régime à la choucroute. Après chaque régime, vous avez pris deux kilos. Ça n'a pas de sens ! – Il n'y a jamais aucun résultat et pourtant vous essayez. Vous auriez pu devenir footballeurs. C'est en effet la grande découverte que l'on doit au football : toujours essayer de faire quelque chose qu'on ne peut pas faire. On est devenu totalement insensible à ce qui ne mène à rien. Et tout ça, à cause du football !

Car, si l'on regarde les choses du strict point de vue de l'évolution, nous sommes descendus des arbres, avons utilisé nos pieds pour marcher, nos mains pour tout le reste, la poterie, Mozart, Beethoven – on savait comment se débrouiller dans le monde. Les grandes tragédies, c'étaient les guerres, les épidémies, les catastrophes naturelles. Jusqu'en 1867, où là, brusquement, on s'est mis à jouer au football. Ça avait l'air de rien au départ. On peut imaginer les premiers articles dans les journaux : « Ce dimanche après-midi, dans un pré à Darthworth, environ deux douzaines d'hommes se sont retrouvés pour se livrer à une étrange activité: divisés en deux équipes, ils ont tenté, jusqu'à complet épuisement, de faire passer un ballon entre des poteaux, chacun dans une direction opposée, mais en n'ayant le droit de ne se servir que de leurs pieds. L'ordre public n'a pas été mis en péril et la police appelée sur les lieux n'a pas jugé bon d'interrompre cette activité. » Erreur ! Ils auraient dû tous les fusiller ! L'ordre public a été fortement mis en péril ! Mis en péril ? Totalement déglingué ! Pensez un peu à ceux qui regardaient. Au début, ils trouvaient ça drôle. Ha ha ha ! Regardez-les ! Ils jouent au ballon avec les pieds au lieu de se servir de leurs mains. Ha ha ha ! Regardez comme ils cognent ! Beaucoup de gnons mais pas beaucoup de

précision. Les ballons filent loin, très loin, très très loin... des buts. Les premiers spectateurs sont venus pour regarder un jeu aberrant. Mais celui qui a grandi avec le football, qui est pour ainsi dire né au sein même de la perversion, je veux dire – il n'a plus aucune chance de trouver ça aberrant. Et celui qui ne trouve pas ça aberrant, il ne trouve absolument plus rien d'aberrant. C'est un fait ! Et comment ! Parlons un peu des faits ! Quand un Concorde s'écrase, je ne dis qu'une chose : Tu vois ! Nous les humains, on n'a rien à faire là-haut, surtout à la vitesse supersonique. Ou quand un sous-marin coule avec cent camarades à l'intérieur –pareil. Un équipage de cent marins n'a rien à faire au fond de la mer. Et tout ce cirque avec les gènes. Ils sont en train de faire des recherches comme des dingues. Il paraît que ce serait bon contre les maladies, Alzheimer etc. Mais si plus personne ne tombe malade, qu'est-ce qui va nous retenir, je parle de l'humanité maintenant, nous retenir de foutre en l'air tout le reste ? Ça ne défrise personne, personne ne crie : fin de la partie ! – c'est tout à fait normal si un avion s'écrase ou un sous-marin coule. Après, on se met à rechercher les causes et on dit : c'était le réacteur ou bien l'incendie qui s'est déclenché à bord – mais la cause : c'est le football. Parce que, depuis le football, on fait des choses qu'on ne peut pas faire. Et même en flanquant de grands coups, et sans bien avoir l'oeil. C'est ça le sens du football. Depuis 1867, il a changé le monde et il va nous conduire droit à notre perte. Parfaitement, à notre perte !

La nature, elle, elle est éternelle. La nature et sa putain d'éternité. Et si grande !

Une forte pluie commence à tomber.

Il faudrait crever tous les ballons, aplanir les stades et débiter les poteaux en allumettes. Déchirer les filets pour qu'il ne reste plus que les nœuds. A la télévision, on ne devrait plus montrer que des films sur les animaux et aucune retransmission de matchs de football. Les journalistes iraient faire les camelots sur les marchés et les joueurs...

Mais mes joueurs, j'y suis attaché. Eduquer un joueur comme ça, c'est quelque chose. Enfants, benjamins, cadets, scolaires, juniors – jusqu'à hommes. Heiko est entré dans l'équipe, il avait neuf ans, un gamin donc. Ça fait depuis tout ce temps que je connais Heiko. Totalement fiable quand il s'agit de marquer quelqu'un. Quand je lui ai dit : tu marques le numéro 10 – il est resté collé au numéro 10. Et le numéro 10, il n'est pas passé, rien à faire. Une fois, je crois, il était encore à l'école, Heiko, encore dans les scolaires, il y en a un qui fonce droit vers les buts – personne dedans ! Je me suis dit **hurle Descends-le ! Voix normale**. Et Heiko l'a descendu. Carton rouge, bien sûr – mais je me suis dit : Heiko il est comme ça. Fidèle ! Il est toujours venu aux entraînements, par n'importe quel temps. Quand il était junior, je l'ai nommé capitaine, et il y est resté jusqu'à son service militaire. Il y a eu de longues discussions : s'il devait faire un an et demi ou trois ans. Tous les entraîneurs évidemment veulent que leurs joueurs reviennent au bout d'un an et demi ; mais quand tu fais trois ans, tu es sous-officier, tu as des responsabilités, et tu apprends encore mieux à t'imposer ! Et quand on est sous-officier, il faut aussi gueuler. C'était la seule chose qu'il ne savait pas faire, Heiko. Ce n'était pas le garçon à écrire des poèmes non plus, non – mais gueuler, il n'a jamais su. C'était son seul défaut. Il est toujours allé vers ses équipiers et il leur disait : Tu vas couvrir le petit poteau. Gueuler à travers le terrain **gueule en gesticulant** Andi, le petit poteau ! Grouille ! – **normal** c'était plutôt mon style. Je me disais : peut-être qu'il va apprendre. Un capitaine comme ça sur le terrain – ce n'est pas pour rien qu'il est capitaine. Il faut qu'il motive l'équipe, tout repose sur ses épaules. Quand le capitaine n'est pas à la hauteur, tu peux dire adieu à ton équipe. Pas la peine qu'ils cherchent le contact. Il était junior à l'époque où il a fait le conseil de révision. Celui qui s'engage pour trois ans peut choisir l'endroit où il va. Celui qui part pour un an et demi, il est considéré comme un râleur et se retrouve quelque part dans la pampa, à Peterhouchnock. Si, si, ça existe: *Peter-houch-nock*. Je lui ai dit que c'était mieux s'il faisait trois ans et n'était pas trop loin ; comme ça, le week-end, il pouvait venir sur le terrain, regarder

l'équipe jouer, le contact n'est pas coupé. Quand tu es un râleur et envoyé à Peterhouchnock, tu as une permission tous les six mois. Pas plus. Mais s'il part pour trois ans, il reste dans les parages... Et chez nous, dans les parages, il n'y avait justement que des garnisons de garde-frontières.

Il a arrangé ses sorties pour être toujours là quand on jouait. Il n'avait pas le droit de jouer mais il restait quand même assis sur le banc ; et bien sûr il venait aussi dans les vestiaires. En 88, pour le Championnat d'Europe, on a vu quelques matchs ensemble. Quand les Hollandais ont encore mis la pâtée à ceux de l'Ouest. Heiko était assis sur le canapé chez moi. Il avait une permission spéciale. Et au moment où Jürgen Kohler a fauché van Basten, il m'a dit : Entraîneur, j'en ai descendu un. C'était bien ce que je pensais. Ça ne se ramassait pas à la pelle les permissions spéciales. Heiko, je lui ai dit, ce monde, ce n'est pas nous qui l'avons choisi. Ce n'est pas ta faute et pas la mienne non plus si le monde est comme ça. A quoi bon – il n'était pas le premier et ne serait pas le dernier. Et pour moi, la chose était réglée. A quoi bon avoir un capitaine qui n'arrête pas de douter. Pour Heiko aussi c'était bien qu'il ait pu parler. Quand on est entraîneur, il faut savoir être là pour ses gars, quand ils ont quelque chose sur le cœur.

Le bordel a commencé quand le Mur est tombé : Pour Heiko, la chute du Mur... Il en descend un à la frontière, et un an après plus rien – ça ne va pas. S'il était resté debout le Mur, d'accord. Mais si vite après. De mon point de vue, ce n'était pas nécessaire. Jusqu'à présent, personne n'a réussi à m'expliquer ce que je pouvais aller faire en Italie, tout seul. Je peux m'en passer d'aller en Angleterre, à me compliquer la vie avec la conduite à gauche ou à droite. Bon, si vous croyez que... Mais pour Heiko, ce n'était pas bon.

Et un jour, voilà qu'ils ont l'idée de le mettre en accusation. A Berlin. J'avais de nouveau mon équipe au complet, enfin ! On avait fait une super saison. Et si on ne perdait pas le dernier match, on montait dans le tableau. Une bonne situation de départ. Le match avait été fixé un mardi, parce que l'arbitre – oui, je vous ai déjà raconté. Et ce mardi justement, c'était le dernier jour du procès. J'ai demandé à

Heiko s'il se sentait d'attaque d'ici le début du match, il n'a pas pu me le dire. S'il était obligé d'y aller, je lui ai demandé – c'est *ici* qu'on a besoin de lui. C'était le dernier jour, avec les plaidoiries, où on vous demande si vous avez encore une chose à ajouter et où il faut dire qu'on regrette. Bien sûr, il fallait qu'il y aille. Ça fait quelle impression si l'accusé, le dernier jour, il n'est pas là ? Le jugement n'est pas encore décidé à ce moment, c'est ce qu'on dit, dans ce qu'on appelle un Etat de droit, c'est pour ça que j'ai compris Heiko. C'est bon, je lui ai dit, je t'emmène. Cent soixante-dix kilomètres. Je t'emmène jusque devant la porte du tribunal. On met tes affaires derrière, tu pourras te changer en cours de route. On est obligé de faire ça quand on est entraîneur, parce que Heiko en défense, c'est un élément superfiable, j'ai besoin de lui dans un match si on ne veut pas perdre.

C'est ainsi que j'étais présent le dernier jour et que j'ai tout vu. La juge, qui ne connaissait rien à rien, mais faisait comme si elle était impartiale, bien sûr, et toute la presse – c'est à peine si j'ai pu rentrer, alors que je suis son entraîneur, que je connais Heiko depuis qu'il est haut comme trois pommes ! Heiko se sentait comme s'il avait commis le crime du siècle. Alors je me suis levé au milieu de tout ce cirque et j'ai dit que je connaissais Heiko, depuis qu'il est dans mon équipe, il avait neuf ans, que je suis son entraîneur et que je déclare ici sous serment que Heiko a simplement une relation différente avec l'autorité ; il fait ce qu'on lui dit de faire, ne pose pas de questions, ne discute pas – mais cette juge, elle ne connaissait rien à rien – je ne dis qu'un mot : rassemblement de garde ! – cette juge a voulu m'interrompre, mais je ne me suis pas laissé interrompre, et j'ai dit que Heiko, il n'avait pas fait ça tout seul, mais parce que d'autres le voulaient – j'ai tout dit ! – et là-dessus, elle m'a fait évacuer de la salle. « Et c'est ça la justice ! » j'ai dit. « Vous ne voulez pas m'inculper aussi ? Je peux aller m'asseoir sur le banc à côté de lui, **ici il tend les mains comme si on allait lui passer les menottes**, ça ne me fait rien du tout ! » Les huissiers ont été obligés de faire comme s'ils n'avaient rien entendu ; il a fallu qu'ils effacent de leur cerveau

ce que j'avais dit. OK, à quoi bon ? Après, je me suis tenu tranquille, je voulais qu'ils en finissent avec ça. Et quand ça été fini, tous les reporters se sont rués sur Heiko. Il était bien content que je sois là. Mais psychologiquement, il en avait pris un sacré coup. Je m'y connais en psychologie ; comme entraîneur, il faut vraiment en connaître un rayon en psychologie, sinon, ce n'est même pas la peine de commencer. Dans la voiture, on n'a pas beaucoup parlé. J'ai voulu savoir si l'autre, le... s'il faisait du sport. Oui, a dit Heiko, de la musculation. De la musculation. C'est vraiment le sport le plus débile qui soit. Et après, courir tête baissée sur la frontière !

Nous avons réussi à arriver pour le coup d'envoi, juste à temps, mais il avait pris un sacré coup au moral. L'adversaire, c'était un amuse-gueule, comme on dit – mais ce jour là, ça n'allait pas. Heiko jouait comme s'il avait un boulet au pied. Trois minutes avant le coup de sifflet de la fin, on est à deux partout, et brusquement voilà qu'ils passent et foncent vers les buts, la défense – ouverte ! Plus que le gardien – et Heiko. Il passe Heiko ; Heiko lui court après, et alors une pensée me traverse l'esprit **gueule Heiko. Descend-le ! voix normale.** Pas rien qu'une pensée ! J'ai gueulé : Heiko, descends-le ! – Il y aurait eu coup franc et un carton rouge pour Heiko bien sûr, mais nous aurions réussi à tenir les trois dernières minutes à dix. J'ai vraiment crié suffisamment fort, il m'a entendu, il m'entend toujours – mais il n'a rien fait. L'autre nous colle le ballon au fond des cages, on se retrouve trois à deux et on perd le match. Pour la montée en division, on pouvait repasser. Après, dans les vestiaires, je lui ai demandé à Heiko pourquoi il ne l'avait pas fait, l'équipe jouait là son va-tout, son reclassement. On aurait joué dans une autre ligue. Jamais encore on n'était monté si haut. Et Heiko s'est mis à pleurer. Je n'invente rien ! Un homme, un adulte. Il pleurait comme autrefois, à neuf ans.

L'entraîneur allume une cigarette

Heiko, je lui ai dit, c'est simplement un jeu. Quand on est entraîneur, il faut toujours savoir trouver les mots justes, dans chaque situation – sinon ce n'est même pas la peine de commencer.

Mais ces tribunaux, ils ne comprennent rien à la personnalité d'un joueur sur laquelle un entraîneur a travaillé pendant des dizaines d'années. Il a écopé de deux ans avec sursis. Avec sursis ! Il a joué comme s'il lui fallait sortir dès qu'il voyait du jaune. Ce n'était plus le même. Ce n'était plus le même. Ça ne rimait plus à rien.

La pluie s'arrête.

Mais voilà les nouveaux qui arrivent. **On entend des cris d'enfants qui se rapprochent.** Le Bayern a gagné la Ligue des Champions. Du point de vue psychologique, ça fait son effet. Il faut savoir tirer partie de l'enthousiasme, il ne faut pas laisser tiédir la chose. Tu avances avec l'équipe, et tu y restes...

Les cris d'enfants deviennent de plus en plus forts et couvrent ses paroles. L'entraîneur siffle avec son sifflet à roulette pour obtenir le silence. Il s'adresse aux enfants.

Mes grands ! Le football c'est tout !